

---

# Diaspora juive de la Tunisie nouvelle

---

Lucienne Saada

*"Suspendu mon dire entre  
La passion qui dévore  
Et l'imposture du mot  
Qui s'étale comme la mort"*  
Hédi Bouraoui. *Emigressence*, 29.

*"J'écoute et tu dis:  
qui habite le rêve  
vit deux fois"*  
Amina Saïd. *Nul autre lieu*, 47

**Pour un chercheur en sociolinguistique, la Tunisie est visible, en partie, à travers ses intellectuels (ceux qu'il rencontre à l'étranger et ceux qu'il croise sur le terrain) et tout ce qu'ils impriment à leur société par des voies diverses dont les canaux secrets de la communication: mutisme, réaction de défense mais quelques fois aussi double langage. Dès lors, comment chercher pour voir, par transparence, l'élite tunisienne tout en gardant la tête froide? Et où découvrir les replis voilés où loge la qualité des relations entre musulmans et non-musulmans? Ce sera l'objet de cet article, espérons-le nuancé, nécessairement épineux, mais qui, on le verra, ouvre aussi sur des éléments très positifs, du genre à bouter toutes les malveillances.**

Quelle que soit la teinture idéologique des motivations de ce symposium, le thème choisi est fertile et attrayant concernant les ressorts de la réflexion sur l'histoire et la sociologie contemporaines, celui de la Tunisie vue par des minoritaires, les juifs<sup>1</sup>; en somme l'examen d'un cas de conjonction et de disjonction culturelle; un sujet qui va permettre à des faits occultés ou marginalisés ou inexplorés de

sortir de l'ombre, qui va œuvrer dans le but d'aborder un terrain neuf de la recherche tunisienne, déjà foulée par-ci par-là, à travers l'étude de la langue arabe mais sans continuité car les acteurs, ces mêmes juifs, ne sont plus là.<sup>2</sup>

Saluons donc ici, l'amorce d'un dialogue scientifique et civil, c'est à dire de bonne société, à la fois attendu et inattendu, totalement renouvelé en esprit, et qui requiert nos remerciements; ne sommes-nous pas aujourd'hui les hôtes de la Tunisie? Car ici, et dans cette mouvance, l'idéologie n'est pas, au sens linguistique du terme, pertinente.

Maintenant que les choix méthodologiques sont définis, les cadres tracés, les options prises, essayons de cheminer dans ce débat du dialogue des cultures, et d'oublier un moment, que si les juifs de Tunisie n'étaient pas partis, le chercheur responsable et engagé, marchant sur leurs traces, n'aurait pas côtoyé le vide de communautés, jadis pleines comme des ruches, n'aurait pas affronté sur le terrain la peur, l'indifférence<sup>3</sup>, le dialogue éclaté et encore d'autres incidences plus graves, quelquefois urticantes<sup>4</sup>; il n'aurait pas enfin réfléchi à leurs blessures nées au pays natal comme aux pays d'accueil.<sup>5</sup> Il est possible que ces faits se présentent à moi d'une façon plus aiguë parce que je parle, lis et écris l'arabe. Inutile donc de se prendre à penser: Ah! Une élite juive, durablement insérée dans une Tunisie indépendante! Illusoire ou authentique, cette expérience n'a pas eu lieu et le départ souhaité par les tunisiens, fut sans appel.<sup>6</sup> Après la guerre de 1940, ce fut une autre cassure. Elle exila et dispersa des milliers de familles maintenant relativement bien intégrées ailleurs.<sup>7</sup> Quant au chercheur, il reste perplexe face à tant de richesses à explorer et à exploiter dans ce pays, alors même que "la dictature de l'histoire est (comme dit Lévinas) terrible".

Négligeant sans le vouloir, avancements et autres promotions, j'ai préféré le document de première main, les aléas rudes et quelquefois redoutables du terrain<sup>8</sup>, son silence aussi, ce *qunût* dont le *Hadith* prône qu'il vaut maintes prières; travail obscur de fourmi attentive, collectionnant des images, des voix et des objets aujourd'hui introuvables, dont j'ai présenté les valeurs d'usage et les valeurs symboliques dans une étude fortement charpentée, une sorte de compendium de la relation judéo-arabe<sup>9</sup>, une investigation qui prend racine dans la stratégie d'observation du réel, du banal, du singulier, et qui s'ancre dans un projet immuable, celui qui va consister à sauver un patrimoine<sup>10</sup> sans frontières, un patrimoine visuel et sonore, faisant ainsi la jonction peu répandue, entre linguistique arabe<sup>11</sup> et littérature; essayant de confondre l'histoire culturelle et l'histoire de la société.

En choisissant une recherche pluridisciplinaire et plurilinguistique, échelonnée sur plusieurs années avant d'être consignée dans livres et articles<sup>12</sup>, une recherche pensée et traduite; en alignant dans le titre de cette étude, les cultures juives et musulmanes qu'elle côtoie, on postulait

que ces cultures pouvaient être "identifiables" mais non complètement réductibles l'une à l'autre.<sup>13</sup> Nonobstant l'isolement scientifique que peut produire un tel choix, je n'en ai pas moins fourni un bilan immarcescible, étouffé par sa propre richesse, mais resurgissant à chaque discours dans les multiples capitales où j'ai tenu à prendre la parole.<sup>14</sup> Ainsi, entre autre paradoxe, et telle la répétition barbare d'une contradiction insoutenable: le texte d'une Geste arabe qui pourrait devenir nationale<sup>15</sup>, et dont j'ai patiemment reconstitué, en Tunisie, une version<sup>16</sup>, est pressenti pour être traduit en deux langues, l'une sémitique<sup>17</sup>, l'autre dans celle du Kalévala (Geste nationale finnoise) mais n'a pas encore vu le jour dans sa langue d'origine<sup>18</sup>, n'a pas franchi le stade magique de la publication; un texte qui, même à travers une traduction, toujours risquée a interpellé poètes, anthropologues et gens du peuple, de France, de Tunisie et d'Israël<sup>19</sup>, un texte avec lequel j'entretiens des liens tellement profonds, que je n'ai pas hésité pour le commenter à énoncer les hypothèses les plus audacieuses<sup>20</sup>, à fournir les explications les plus détaillées en façonnant cette recherche de pointe, où j'ai essayé de faire exploser les dogmes, comme un outil de travail actualisé (avec ses synthèses suggestives et ses imperfections), parce que l'enseignement du terrain, est une longue histoire d'exigence et d'amitié.

Mais revenons à la praxis de traduction, modelée par la fascination du récit et l'intérêt que lui portent juifs et musulmans tunisiens<sup>21</sup>) revenons au tête-à-tête avec le texte: traduire un texte récité dans un parler bédouin qu'il a fallu apprendre, choisir une école de traduction, faire parler les personnages dans une langue sans raideur, moduler sa propre distance au corpus; ni trop lointaine afin de ne pas perdre l'âme du texte second, ni trop proche afin d'apercevoir le conte dans ses multiples dimensions et motivations<sup>22</sup>; en expliquer les passages obscurs, ambigus ou étonnants, enfin, l'assortir de notes suggestives dans le but de ménager son isolement<sup>23</sup> et de donner à croire que la gesticulation humaine présente quelque unité, furent les étapes difficiles de ce long dialogue avec l'épopée en langue arabe, ce savoir poétique et polémique sur le monde, et énoncé en un langage ordonné (*kalâm masûb*), encore enveloppé dans sa pulpe philosophique et qui énonce comme Shakespeare dans Cymbeline: "Faisons place au temps comme il vient et change".

Les sujets majestueux que j'ai eu la chance d'étudier comme l'homme dans sa langue, comme la place de la langue arabe et des ses usages (sujet fédérateur s'il en fut), les différents langages gestuels (comme le costume et la parure, le tatouage, la cuisine et la commensualité, le talisman, l'écriture arabe en différentes graphies), enfin, les variantes spatiales du langage parlé<sup>24</sup> où, là du moins, les juifs sont présents, avec leurs langages anciens<sup>25</sup> et secrets ou modifiés dans un environnement qu'ils ont jugé hostile<sup>26</sup>, l'acculturation par la langue, en orient et en

occident musulman, et ceci, pour aboutir aux hiérarchisations des systèmes de connaissance, furent entrepris dans le but de comprendre, en maître de lecture, ces deux communautés: le modèle qui a donné une place de choix au *ma'na*, "le sens" et à la *lugha*, "la langue" (avec théorisation et lexicque; une véritable méditation philologique), l'autre, plus moderne, formée de juifs admirateurs, preneurs, voire buveurs de culture arabe, le référent en plusieurs domaines, et qui nous ont laissé, portés par je ne sais quel consensus, des écrits en langue *ihudiyya barbriyya-tûnsiyya*; écrits encore peu exploités<sup>27</sup> quant au fond et à la forme et dont l'inventaire n'est probablement pas exhaustif.<sup>28</sup>

A vrai dire et sous la plume des chercheurs ou des amateurs du conte, la littérature juive fait peu à peu, son chemin, mais elle n'a pas encore franchi un champ d'études larges qui la placent dans son milieu et qui maîtrisent ses langues.

Avec des informateurs vouant à cette production, admiration et respect, il m'a fallu dénouer et rassembler tous les fils expliquant son éclosion puis son acheminement vers des sujets adaptés aux circonstances historiques ou politiques; en cela, elle constitue une mine de renseignements pour l'étude de la société dans laquelle elle a pris naissance (il serait trop long de donner le détail de ces enquêtes effectuées surtout avec un lettré de Moknine, Sion Uzan; on en a consigné une partie dans l'ouvrage *Le parler arabe des juifs de Sousse, condition humaine et terminologie des gestes* (Terminologie).<sup>29</sup>

Mais voyons par quoi se caractérise cette littérature de langue arabe et de graphie hébraïque?

D'abord, elle comporte formellement des passages en hébreu, et même en hébreu français et arabe.<sup>30</sup> Elle est jeune, emprunteuse, variée, étendue, pratique; elle se réfère à toutes sortes de sujets sans que se pose aux auteurs juifs, le problème des niveaux de langue (autant que l'on puisse en juger dans une étude préliminaire). En effet, des termes populaires voisinent avec des classicismes. De plus, outre la connaissance des abréviations hébraïques usuelles qui lui donnent, quelquefois, un caractère hermétique et rébarbatif, elle se présente sous des formes diverses: prose, prose rimée et texte versifié, lesquels exigent un certain entraînement de lecture; elle s'est enrichie de nombreuses traductions à partir du français ou de l'anglais.

Naturellement, et pour cause, on est loin de la qualité de la production littéraire arabe, même si, à partir du XVe siècle, la Tunisie entre à son tour dans un état de léthargie; la source populaire, et le plus souvent orale, elle, n'étant pas tarie; on est loin aussi d'une organisation fortement structurée autour d'une langue, d'une foi, d'une communauté (*lugha wa dîn wa umma*) ces thèmes permanents de la pensée musulmane.

Les quelques résultats qui vont suivre, font suite à des projets, des sujets à l'examen de faits concrets, de choix méthodologiques qui

s'ouvrent en partie, sur ce pouvoir de séduction d'une société majoritaire sur une société minoritaire qui jadis s'exprimait, entre autre, en phénicien, berbère, araméen, espagnol, etc, l'hébreu et même l'arabe étant la langue de ses traditions culturelles et des rituels ordinaires et festifs de ses hommes et de ses femmes; résultats obtenus loin des discours périmés, saturés d'à peu près, et désormais placés dans l'orbite d'une recherche planifiée, ouverte, pudique, et tolérante; balisée par des compétences finement articulées au travers du chemin caillouteux du savoir; une investigation quelquefois contestataire, au sel tonifiant, apprivoisée face aux chocs de terrain, qui ne prend en compte interdictions d'écriture ou de parole et toutes autres ségrégations ou barrages, que pour décréter qu'ils font monter son niveau; enfin, une recherche dans la continuité, qui tourne le dos à la trivialité: ni confinée dans la nostalgie, ni sélective dans ses condamnations.

Nous voici maintenant devant ces juifs (que des siècles de plurilinguisme, avaient rapprochés de toutes les sociétés tunisiennes en présence), aujourd'hui, en majorité éloignés de Tunisie, pour beaucoup écartés de leur langue maternelle, cette "passion de l'exilé" mais aussi immunisés quant à leur sort, galvanisés quant à leur avenir. Nombreux sont ceux qui ont oublié que jadis, ils écrivaient une langue qu'ils ne parlaient pas, l'hébreu, et parlaient une langue qu'ils n'écrivaient pas, (à quelques exceptions près), l'arabe<sup>31</sup>, rattrapés maintenant par un autre, par d'autres contacts, celui de la modernité, de l'Occident<sup>32</sup>, de la déchirure de la structure familiale mais non du lien social, assoiffés d'en connaître davantage sur eux-mêmes, tournés vers leur culture, leur mémoire, ne sachant pas que dans le pays où reposent leurs morts, ils ont laissé une ombre, un vide béant et que leur exil n'intéresse personne<sup>33</sup>; même si après beaucoup plus d'un millénaire de vie quasi commune, leur réputation reste, sans tache.<sup>34</sup>

Fruits amers d'une recherche que ces constatations: l'échec du contact (doublé d'une ignorance maximale de l'autre) et en prime, la disparition furtive de la culture juive de Tunisie, sans intervention d'une guerre<sup>35</sup>; une culture de ghetto c'est vrai, face à celle de l'Islam qui, selon ses propres termes, est *nidâm kâmel wa shâmel*, c'est à dire, "organisation complète et extensible".

Comme on peut s'en douter, ceux qui restèrent, furent interrogés, le film montrera, tout à l'heure, un de ces échantillons indéracinables qui voulait "mourir chez lui" et qui est mort "chez lui" et continuer, sans famille, à produire de la poésie entre Gabès et Djerba.<sup>36</sup>

Alors — et en attendant de prendre la mesure des archives juives dispersées, dont quelques unes, restées en Tunisie — nous avons essayé, en d'autres circonstances, et en dehors des turbulences sociales, de méditer la présence millénaire des juifs au Maghreb pour remonter le temps immémorial de leur apparition, en faisant chanter et murmurer le vent de leurs déplacements<sup>37</sup>; cela, l'étude de leur langue nous permet de

le faire; c'est ce que les linguistes européens appellent "le découpage de la réalité par la langue"<sup>38</sup>; non moins poétique et non moins éclairante, que cette évocation des déplacements des juifs, se profile la richissime histoire de leurs noms qui parfois en découle; sujet trop complexe et trop sérieux pour être abordé dans le cadre d'un seul article<sup>39</sup>, une mine d'or, un lieu d'investigation paisible, une recherche plénière dont la problématique est loin d'être seulement entrevue dans son ampleur. Dans quel miroir, l'intelligentsia tunisienne a-t-elle jamais aperçu ces tourmentes linguistiques, identitaires, vestimentaires et autres, chance d'importance d'une rectification de son imaginaire?<sup>40</sup>

Depuis la destruction des temples de Jérusalem (en 586 avant et 70 après l'ère chrétienne), la conquête musulmane (VIIe siècle), les différentes vagues hilaliennes (IXe et XIe siècles) jusqu'aux départs échelonnés d'Espagne, avant le XVe siècle, en passant par Livourne et sans oublier le protectorat français puis l'exode vers les bourgs pendant la Deuxième Guerre mondiale et par la suite vers la Palestine ou la France, les juifs changent de lieu. C'est dire la cohorte des intégrations et de leurs traumatismes, mais c'est aussi, parler de la richesse du terreau où les communautés juives vont survivre et quelquefois prospérer; berbères judaïsées ou juives anciennes venues avec les soldats de l'*infitâh*, les chameliers hilaliens, ou les rescapés de la très catholique Espagne, ces communautés vont connaître les contacts les plus insolites sans se laisser absorber (sauf à de rares exceptions près, au XIIe siècle, au moment de la politique du "bulldozer" almohade) par le raz-de-marée musulman, une cohabitation de longue date.

A cette étape de l'analyse, combien rapide et combien sommaire, on aura compris que la fascination, moteur de la recherche et nerf de toute synthèse, est sans commune mesure avec la frustration qui, elle, est paralysante surtout si elle émane d'une bourrasque politique ou économique, violente comme une transgression.

Après ce parcours descriptif d'un regard sur un pays, d'un retour en arrière éprouvant pour certains, rythmé par la langue des juifs, leurs déplacements, leur identité inscrite sans leurs noms, rythmé aussi par leurs choix et absence de choix, je vais embrayer sur leurs emprunts culturels à cette civilisation arabe côtoyée à travers un autre livre que le leur, et en dépit des exigences du *dâr al islâm*. Mais il y avait sans doute dans le quotidien, une échelle de validité éthique comme à travers la recherche arabe, il y avait une échelle de validité linguistique, comme il y avait une échelle de validité juridique, qui tournaient autour de quelques termes, deux par deux, antinomiques, ce sont: *sahîh*, *makrûh*, *'amr* et *nahy*. Si j'avais le temps, j'expliquerai la subtilité d'usage de ces termes<sup>41</sup>: par exemple, la "pratique normative" de la communauté, ou exemple du prophète de l'Islam, la *sunna* n'est jamais employée en linguistique normative. Si je pouvais m'étendre plus longuement, je dirais combien sont précieux pour la formulation des hypothèses

comme pour la compréhension des phénomènes sociaux, l'étude des lexicques; car en sémitique, l'acte de nommer revêt de l'importance. En voici quelques exemples: dans mon vocabulaire courant, celui des juifs de Sousse, j'utilise des vocables<sup>42</sup> *sunna*, *'zihâd*, *haybar* et même la racine FTN, termes tristement banalisés dans la bouche des nationalistes de tout bord jusqu'à devenir des portes-drapeaux de l'actualité politique, aujourd'hui; alors que je suis arabisée en dehors de l'Islam<sup>43</sup> et de surcroît, dans une communauté qui n'a jamais pris part au politique. Et que dire du terme *Allah* que même les Maltais chrétiens en Tunisie, utilisent? Alors, si l'écoute des Tunisiens était un peu plus détachée des courants d'aliénation et de domination, et un peu plus éloignée des intrusions diaboliques, on verrait la fascination changer quelquefois de camp. Mais pour lors, la Tunisie contemporaine, au miroir de ses anciennes communautés juives? C'est encore, à ce jour, le lieu perdu pour elles, et un miroir ardent, un visage quelquefois grimé par l'ethnologie et autres théories coloniales et ceci, malgré les merveilleux apports de l'école française; la Tunisie, un lieu broyé par la modernité, où les difficultés inhérentes à des potentiels mal gérés et les désillusions qui s'en suivirent, n'ont pas empêché une classe intellectuelle tunisienne de décoller brillamment. La Tunisie d'aujourd'hui c'est la résonance entendue à travers les Tunisiens qui viennent me consulter et s'épancher dans mon cabinet d'Expert, celle de la classe moyenne qui accueillit avec quelle sérénité la venue au pouvoir de monsieur Ben Ali, celle enfin de l'élite qui fut jadis, cohérente et organisée et aujourd'hui, un peu coincée, un peu lésée, un peu inerte, quelquefois agressive, qui face aux juifs, manifeste ce mouvement pendulaire d'inquiétude et de détente, et qui, à de rares exceptions près, n'a pas su faire les bons choix préférant ce "point de silence" dont parle éloquemment Daniel Sybony. Mais pour ce qui est du chercheur de terrain, enveloppé dans un double vêtement, celui d'une déontologie minimale et celui de son quant à soi, et englué dans l'incommunication, je voudrais dire à l'imitation du poète: "Puisque la vie ne nous a rien offert d'autre qu'une cellule de recluse, alors tentons de la décorer ne serait-ce que de l'ombre de nos songes, dessins et couleurs mêlées, sculptant notre oubli sous l'immobile extériorité des murailles"<sup>44</sup>, la muraille des mots tout au moins, brutalement confrontés que nous sommes à d'autres cieux.

Une recherche ainsi conduite, explorant à travers la langue, des concepts religieux et institutionnels, a permis de présenter ma Tunisie dans ses aspects culturels d'échange et de faire le bilan de ce que ses fils de jadis n'ont pas vu et de ce que ceux d'aujourd'hui ne peuvent plus voir; quelque chose comme une succession fatale, de raté inavoué et d'absence forcée ou refoulée.

Depuis cette tribune, je voudrais saluer les juifs tunisiens les plus simples mais attentifs à nos travaux et les maîtres éminents juifs et non juifs qui reçurent nos projets et qui ne sont plus là.

**Lucienne Saada** est chercheur au CNRS, expert traducteur Juré auprès du Tribunal de Première instance de Paris et de la Cour d'Appel. Elle a recueilli et annoté *La Geste Hilalienne, version de Bou Thadi*, publiée aux Editions Gallimard, 1985.

---

<sup>1</sup> Il y avait environ 2% de juifs en Tunisie.

<sup>2</sup> Les médias aidant, ceux qui sont restés parlent l'arabe "comme les Arabes" (sauf peut-être à Djerba).

<sup>3</sup> Celle que le poète Cl. Vigée a appelée "indifférence technologique".

<sup>4</sup> Par exemple l'empêchement de se rendre à un pèlerinage judéo-musulman à 18 Km de Gafsa; par exemple les difficultés concernant mon informateur sfaxien.

<sup>5</sup> Voir Marius Schatner, *Histoire de la droite israélienne de Jabotinski à Shamir*, Paris, 1991, 268, où les juifs d'Afrique du Nord sont traités en parias. Se rappeler les profanations des cimetières juifs en France.

<sup>6</sup> Il faut préciser que les faits se sont produits dans des circonstances très particulières; en effet, la Deuxième Guerre mondiale, les indépendances en Occident musulman, la création d'Etats arabes en Orient, la question palestinienne, se sont rapidement succédées d'où la naissance d'une tension considérable.

<sup>7</sup> Quant à l'élite, on peut dire que sa réussite est éclatante.

<sup>8</sup> Voir L. Saada, *Plumes et voix d'un héritage culturel juif et arabo-berbère*, Aix en Provence, 1990, p.19-28. (Diplôme d'Habilitation à diriger des recherches).

<sup>9</sup> Voir L. Saada, *op. cit.*, p. 37

<sup>10</sup> Le charisme de Bourguiba, l'ancien chef de l'Etat tunisien, fut un moteur de la reprise des festivals et concours de poésie.

<sup>11</sup> Dans un sujet majestueux qui est celui du bon usage de la langue arabe.

<sup>12</sup> Auxquels il faut ajouter les rapports annuels du C.N.R.S. qui, lus bout à bout, mettent à nu ce "fil rouge" de l'effort, de la continuité, de la découverte, épine dorsale de l'investigation scientifique. Quelques articles ont été traduits en langues étrangères.

<sup>13</sup> Voir les journées d'études sur "Les Juifs d'Afrique du Nord à l'époque coloniale", *Le Monde*, 6-8 Avril 1977.

<sup>14</sup> Paris, Strasbourg, Aix-en-Provence, Chambéry, Nimègue, Varna, Cambridge, Malte, Rome, Alger, Jérusalem, Madrid, mais pas Tunis.

<sup>15</sup> A l'exemple du *Kalévala*, geste nationale finnoise.

<sup>16</sup> Celle de Bou Thadi, mais plusieurs autres furent recueillies, en Tunisie et ailleurs.

<sup>17</sup> Au fond, la *Geste Hilalienne* en arabe, est attendue des orientalistes, comme des Tunisiens et de ceux qui veulent la traduire.

<sup>18</sup> Ce qui explique, en partie, que l'on vive sur les anciens textes des *Mille et une nuits* à l'exclusion des récits épiques hilaliens.

<sup>19</sup> Le regretté A. Serper, médiéviste, professeur à l'Université de Jérusalem et professeur invité à La Sorbonne, l'a lu et a demandé par écrit, sa traduction en hébreu.

<sup>20</sup> On s'est livré à des comparaisons avec un texte majeur, celui de la Bible.

<sup>21</sup> Voir L. Saada, "Musulmans et Juifs autour d'une aventure épique ancienne", *Revue des Etudes Juives*, Paris, 1985, CXLV, 316-321.

<sup>22</sup> Voir en outre, la geste en arabe, p. 37-38. du manuscrit. Malgré ces précautions de principe, feu Tahar Guiga m'interpelant au colloque international d'Alger en 1989, sur la Geste hilalienne, dit publiquement que tant que l'on n'avait pas de texte arabe, on ne pouvait porter de jugement sur cette traduction. Ma réponse fut pour lui faire observer que de nombreux filtrages (commissions C.N.R.S. et universités consultées) étaient crédibles.

- 
- <sup>23</sup> Avec le sens d'originalité.
- <sup>24</sup> Articles publiés et en manuscrits.
- <sup>25</sup> C'est à dire pré-hilaliens.
- <sup>26</sup> Ou plus exactement, subtilement en conflit, mais personne n'a oublié ce qu'est un *dhimmi*, ni les statuts de *reiyya* et même de *hmâya* grevés des mêmes handicaps. Voir L. Saada, "Deux genres d'altérations expresses dans le milieu féminin des juifs de Sousse", Groupe linguistique des Etudes Chamito-Sémitiques, VII, pp. 61-64.
- <sup>27</sup> Voir les travaux de R. Attal et Habilitation, p. 110-111, où j'ai traduit des passages de cette littérature.
- <sup>28</sup> Sollicitée pour prendre part à un ouvrage collectif sur la chanson arabe, je me suis trouvée en face d'une quantité énorme de documents juifs écrits et oraux; la chanson, une des façons de fouiller dans les arcanes de la relation sociale et d'entrer en relation avec l'autre; j'en connais de fort sévères contre les Juifs qui, par ailleurs, sont, "peuple de Dieu" pour les uns et "fils de la mort" (*oulad el mout*) pour les autres.
- <sup>29</sup> L. Saada, *Terminologie*, p. 217, N°1 (côte Sorbonne, I, 1075, 4°), Paris, 1969.
- <sup>30</sup> Voir L. Saada, *Terminologie*, *op. cit.*, p. 255 et iconographie de cette présentation.
- <sup>31</sup> Voir L. Saada, *Habilitation*, 126; voilà plus précisément comment juifs et musulmans se situaient par rapport à leur langue: rapidement, on précisera que l'homme juif écrivait *bel-tûra*, "en hébreu" (lettres carrées), *bel-ihûdi*, "en arabe", (lettres hébraïques cursives et langue arabe); il parlait *bel-barbri* s'il emploie le dialecte; *bel-'arbi* s'il s'exprime en arabe, *bel-'arabiyya* s'il s'exprime avec clarté, *bel-fransis* s'il connaissait le français. Les musulmans disent de lui qu'il parle *bel ihûdi* et écrit *bel-'abrani*; c'est-à-dire qu'il parle "en juif" et écrit "en hébreu".
- <sup>32</sup> L'attrait de l'Occident, cette épidémie, et les réactions qu'il suscite, ne sont pas assumés de la même manière dans l'une et l'autre société.
- <sup>33</sup> C'est presque du truisme que de souligner l'absence des juifs de la littérature comme des films jusqu'à ces dernières années. Je ne connais que le romancier algérien Haddouga qui en parle. Cette littérature dont on a dit qu'elle était un alibi à l'action, mange ses propres enfants.
- <sup>34</sup> A Paris, des musulmans s'approvisionnent dans les boucheries juives ravitaillées en viande abattue rituellement; quelques-uns d'entre eux sont employés par des patrons juifs.
- <sup>35</sup> Même les guides tunisiens, peut-être par ignorance, ne parlent pas des juifs ou les évoquent dans un discours manquant d'aménité. Il en va de même des ouvrages sur le tourisme (*Guide 1992*).
- <sup>36</sup> Voir L. Saada, *Habilitation*, pp. 95-97.
- <sup>37</sup> Un déplacement équivaut à un tracé culturel.
- <sup>38</sup> Voir G. Haddad, Eliezer Ben Yehouda, *Le rêve traversé*, Paris 1988, Postface M. Masson, p. 133.
- <sup>39</sup> Il en est de cette question comme de la structure de la parenté rendue célèbre par Lévi-Strauss et que tous veulent étudier ce qui faisait dire à Greimas: "Nombreux ceux qui viennent avec leur machinette. Non, ce n'est pas ça". Il semble même que certains chercheurs se soient fourvoyés dans ce genre d'étude; car il faut, à présent, tenir compte de l'onomastique hilalienne.
- <sup>40</sup> Telles furent quelquefois les impacts de relations noires.
- <sup>41</sup> Employés dans plusieurs sciences arabes, ce qui donne une unité à leur cogitation: voir dans *Quantara*, Paris, N°7, p.p 18-19, l'article de Olivier Mongin qui signale les difficultés du lecteur français face à la culture arabe et en premier lieu, le "travail d'édition insuffisant".
- <sup>42</sup> Comme des termes espagnols faisant référence à la conversion forcée des juifs avant et pendant l'Inquisition.

---

<sup>43</sup> Que dire alors des juifs islamisés... Entre le Niger et le Mali, depuis des siècles, vit une tribu les Daous Sahaq ou Banou Ishaq, d'origine juive. De telles situations existent en Tunisie et en Algérie et sont localisées.

<sup>44</sup> Fernando Pessoa.